

LE JOUR, 1948
08 FEVRIER 1948

PROPOS DOMINICAUX – LE SENS DE LA STABILITE / SUJET DE MEDITATION

Notre époque a perdu le sens de la stabilité. Elle n'en sait plus le bienfait ; et que l'essentiel, dans la brève existence d'un homme et d'une génération, c'est encore de ne pas voir son repos indéfiniment troublé, ses habitudes et ses plans renversés, ses prévisions bouleversées.

Voilà ce à quoi les gouvernements ne regardent plus. Ils se plaisent à la bousculade et au choc. Un citoyen n'est plus que l'équivalent de ce flacon de drogue de la pharmacie qu'il faut agiter avant de s'en servir.

Quand ce n'est pas un événement qui nous secoue, c'est une propagande. Et comme une propagande en suscite une autre et l'affronte et comme le mensonge fait hurler la vérité, le résultat devient ce qu'on voit, une multitude de cris, une multitude de conflits et d'inquiétudes, dans le cerveau de chacun.

Une stabilité toute matérielle mais qui en commande beaucoup d'autres, c'est la stabilité monétaire. Quand elle est menacée quand elle disparaît, chacun s'affole et l'esprit est atteint. Au lieu de penser aux choses qui sont « dans l'ordre », nous nous mettons alors à recenser et à mesurer les conséquences de l'anarchie. Et nous constatons que de la stabilité du pouvoir d'achat et des moyens d'échange, toute la vie quotidienne (et par conséquent tout l'édifice social) en dépend. Sans la prévoyance que serait l'homme ? D'être fort apte à établir une certitude ou une probabilité, de pouvoir supputer l'avenir, voilà une définition de l'homme. Or, c'est la prévoyance que l'instabilité brutalise et qu'elle rend illusoire.

Lorsqu'une brèche est faite dans un budget honnête ou qu'elle le menace, c'est la peur qui pénètre dans la place ; c'est parce que la monnaie « se détériore » que le phénomène se produit ; chacun alors crie sauve qui peut. La règle de l'économie politique qui veut que « la mauvaise monnaie chasse la bonne » ne signifie pas autre chose.

Dans les moments d'inquiétudes et de panique, chacun cherche à se débarrasser d'une monnaie à laquelle, plus ou moins, à différents degrés, il ne croit plus. Alors, la bonne monnaie se dissimule, se cache, disparaît, tandis que l'autre se met à circuler en tourbillons, offerte partout, achetant tout, n'importe comment, faisant hausser les prix, mettant les gens à traitements réguliers et à revenus fixes hors de combat, désaxant une société en ruinant son équilibre.

Ce sont les étapes par lesquelles nous avons vu passer maint pays d'Occident pendant le dernier quart de siècle. Comme une imposture comme une faillite qu'elle est, la fausse monnaie a tout ravagé. De cette maladie inhumaine, nous avons eu ici la répercussion désastreuse cinq ou six fois depuis 1920. Il s'agissait, en 1948, après tant d'expériences auxquelles le droit naturel interdisait qu'on nous associât sans raison suffisante, d'éviter

le malheur, par nos propres moyens. Le Liban durant ces dernières semaines n'a pas fait autre chose. Il a maintenu debout les murs de la cité. Il l'a fait sans rien sacrifier de son honneur et de ses droits souverains. Tel est le fait.

Ce que le Liban a tenu pour raisonnable et accepté, le pays voisin auquel nous sommes si fortement liés par le sentiment et par l'intérêt peut le discuter et le rejeter qu'il lui plaît ; et, s'il le peut, lui substituer autre chose. Nos voisins syriens, sur le plan des chiffres (dans ce débat, ce sont les chiffres qui dominent) ne portent que le tiers du fardeau. Les deux tiers sont sur nos épaules. Or, la population de la Syrie est numériquement quatre fois la nôtre. L'étendue du territoire syrien est quinze fois la nôtre. La Syrie peut voir les choses du point de vue financier autrement que nous. Une procédure acceptable pour elle pourrait nous laisser pantelans sur le carreau.

C'est la stabilité qui dans la vie d'un pays est la première règle. Sa présence édifie les nations ; son absence les rend en tout point vulnérables. Quand elle est trop compromise, tout s'ébranle et s'effrite ; la confiance disparaît le travail consciencieux s'arrête ; la spéculation monte, l'employé et l'ouvrier se désolent et l'aventurier écrase le penseur.

A l'usage de ceux qui gouvernent et à l'usage de ceux qui les portent au pouvoir, il y a là un vaste et salutaire sujet de méditation.